

Scientia Canadensis

Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine
Revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine

Scientia
Canadensis

Historical identities. The Professoriate in Canada, By Paul Stortz and E. Lisa Panayotidis. (Toronto: University of Toronto Press, 2006. x + 437 p., ill., fig., bibl., ann. ISBN 0-8020-9000-1 70 \$)

Julien Massicotte

Volume 30, Number 2, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/800553ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/800553ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (print)

1918-7750 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Massicotte, J. (2007). Review of [*Historical identities. The Professoriate in Canada*, By Paul Stortz and E. Lisa Panayotidis. (Toronto: University of Toronto Press, 2006. x + 437 p., ill., fig., bibl., ann. ISBN 0-8020-9000-1 70 \$)]. *Scientia Canadensis*, 30(2), 131–135. <https://doi.org/10.7202/800553ar>

Copyright © Canadian Science and Technology Historical Association /
Association pour l'histoire de la science et de la technologie au Canada, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

***Historical identities. The Professoriate in Canada*, By Paul Stortz and E. Lisa Panayotidis.** (Toronto: University of Toronto Press, 2006. x + 437 p., ill., fig., bibl., ann. ISBN 0-8020-9000-1 70 \$)

Les auteurs de cet ouvrage collectif, dirigé par P. Stortz et E. L. Panayotidis, partent presque tous du même constat : les recherches concernant l'expérience identitaire des professeurs d'université au Canada brillent par leur absence. La bibliographie sélective érigée par les auteurs nous en convainc, la majeure partie des ouvrages citant n'abordant le sujet qu'indirectement. On écrit en introduction que trop souvent, dans ce type d'études, l'université tient le rôle principal, le professorat étant relégué à la chorale de soutien. Les deux directeurs du livre énoncent catégoriquement leur programme dès les premières pages : cerner le rôle du professeur au sein de l'université mais également dans la société. Ce sera la ligne directrice du livre.

En addition à la bibliographie, le collectif contient quatorze textes abordant une palette variée de sujets et se divise en cinq sections sur la situation internationale du professorat, sur les liens entre le professorat et l'État, sur la nature ambivalente de l'association du professorat au développement institutionnel de l'université et de la société, une quatrième sur la condition des femmes au sein du professorat et une dernière sur l'identité professorale. Disons-le d'emblée, ces sections sont inégales en quantité et en qualité. Les volets les plus volumineux en nombre de textes, les troisième et quatrième qui en contiennent chacun quatre (plus de la moitié des études du recueil), sont les meilleurs du livre. Cela est sans doute dû à une caractéristique particulière de l'ouvrage: on semble soutenir une thèse, ou du moins appuyer et approfondir un postulat, implicite, mais partagé par presque l'ensemble des auteurs y ayant participé. L'université canadienne serait une institution, dans la seconde moitié du 19^e siècle et la totalité du 20^e, constamment animée par une tension (créatrice? sans doute) entre des forces traditionalistes et des inflexions progressistes; cette tension nourrit l'identité professorale qui, réciproquement, influe sur l'institution universitaire. L'université aurait été à la fois un asile pour les professeurs attachés à la grandeur, la noblesse et l'autorité des traditions universitaires dans un monde plus que jamais à l'écoute des sirènes modernes, et un environnement propice à

l'expression des idées de progrès social les plus avant-gardistes. Les professeurs sont tiraillés entre leur position de savants et la tentation du politique ; ils épousent tour à tour le modèle de l'enseignement ou encore celui de la recherche de pointe, celui de la transmission désintéressée de la culture générale classique et de la formation instrumentale soumise aux demandes toujours fluctuantes du marché. Chacun des auteurs, de par ses contributions à l'ouvrage, montre qu'il s'agit de l'univers en tension dans lequel ont baigné les professeurs canadiens.

La tension décrite ici se décline sous plusieurs formes. Un premier cas serait celui de l'articulation des différentes définitions de la nature même de l'université avec le monde religieux. Si plusieurs des textes se penchent sur le thème, les études de Barry Moody et d'Elizabeth Smyth les abordent de front. Le premier s'attarde aux tribulations entourant la nomination controversée d'un professeur de didactique au *Acadia College* en 1883. C'est durant cette année que ledit collège crée une chaire de didactique, une discipline nouvelle au sein de l'institution, à laquelle on nomme le professeur Theodore Rand, qui demeure en poste environ un an et demi avant de démissionner suite à une série de polémiques entourant sa nomination. La controverse en elle-même est significative : elle fait référence au rôle imparti au professeur de l'époque, ainsi qu'à la mission attribuée à l'université. Plusieurs voient dans le collège Acadia un milieu investi par les baptistes des Maritimes, plusieurs espérant voir dans l'institution le reflet de leurs valeurs chrétiennes et non les menées de la science moderne incarnée par la didactique. Deux visions s'affrontent donc : la vision religieuse de l'institution, et sa mission académique, défendue par la haute administration. Le texte d'Elizabeth Smyth respire la même tension, mais part d'une approche et d'un sujet différent. Examinant la place des religieuses catholiques dans le professorat universitaire durant la première moitié du 20^e siècle (1897-1962), l'auteure constate le maigre espace aménagé aux religieuses au sein de l'université très hiérarchisée de cette époque. En fait, Smyth note qu'au début du siècle ni l'éducation des femmes, ni leur inclusion dans les plus hauts échelons universitaires et cléricaux ne sont attrayants aux yeux des pouvoirs (masculins) en place. Le travail de ces religieuses professeures est discret et inscrit dans la longue durée. Elles contribuent à ouvrir les portes de l'université aux femmes à leur façon, en transformant un ordre universitaire hiérarchisé à partir d'un autre ordre hiérarchisé, religieux celui-là.

On en vient au thème qui occupe le plus d'espace dans le recueil, en nombre d'articles : la place des femmes au sein du professorat et de l'université canadienne. En plus de l'étude de Smyth, soulignons les textes de Dianne Hallman sur le parcours d'Irene Poelzer, de Marianne Ainley sur le rôle des femmes professeures de sciences, d'Alison Prentice sur la participation des femmes de professeurs la vie académique, et

finalement de Cameron Duder sur la place des relations de même sexe au sein de l'université canadienne de la première moitié du 20^e siècle. Le texte de Prentice, par exemple, présente les attentes de l'institution universitaires envers les femmes : servir de maintien et de pilier à la communauté des professeurs masculins, et ce même dans les cas de femmes elles-mêmes aussi éduquées que leurs maris professeurs. L'université ne fait ici qu'importer la fonction de femme au foyer à l'intérieur de ses enceintes; elle ne s'intéresse pas à renverser les inégalités des sexes qu'elle entretient. Si, donc, d'un point de vue progressiste ou féministe, l'université laisse l'impression d'être durant la première partie du 20^e siècle un lieu profondément conservateur ou traditionaliste, l'étude de Duder illustre pourtant que dans le cas de professeurs menant une vie privée et une sexualité au-delà des conventions, l'université devenait un lieu assez permissif et tolérant. Pour ce qui est des femmes qui ont décidé de faire carrière à l'université comme professeurs, le texte de Marianne Ainley est instructif. Il illustre les embûches auxquelles les femmes prétendant à l'enseignement universitaire durent se confronter, du moins dans la première moitié du 20^e siècle : infériorité de statut et de reconnaissance, impossibilité quasi généralisée pour les femmes mariées à des professeurs d'obtenir un poste, etc. Même si Ainley note que la proportion de femmes professeurs augmente durant cette période, elle note tout de même l'énorme écart qui sépare les carrières des femmes et des hommes à l'Université. Ce fossé est le mieux illustré par le texte de Diane Hallman (sans doute le meilleur du recueil), consacré au même thème. L'étude en question trace le parcours singulier d'Irene Poelzer, religieuse, professeur en éducation aux méthodes peu orthodoxes à partir des années 70, et féministe; la force de son engagement n'est que rehaussée par les obstacles rencontrés, en provenance de collègues et de l'administration, auxquels elle s'est mesurée au long de sa carrière universitaire. Si l'université des années 1970 « tolère » davantage les femmes qu'auparavant, il est loin d'être clair que le milieu ait complètement laissé tomber le machisme institutionnel.

Si l'étude de la place des femmes à l'université traduit une conception particulière de l'ordre social porté par l'institution, l'étude de la place que doit y occuper la politique et des liens que les professeurs entretiennent avec l'engagement politique ne parvient qu'à renforcer cette vision des choses. En ce sens, la version du *Liberal College* qu'était durant une bonne partie du 20^e siècle l'Université Bishop's est riche d'enseignement, comme le démontre, non sans une pointe de nostalgie, le texte de Donald Fisher, un texte qui se penche sur l'avènement des sciences sociales et la position adoptée par les professeurs face aux transformations sociales des années 1950 et 1960. La démocratisation et la syndicalisation de l'université auront marqué le passage d'un *old* Bishop's à un *new*

Bishop's, d'un *Liberal College* à une université davantage axée sur la transmission d'un savoir spécialisé. L'auteur trace l'historique de chacun des départements tout en relevant les rapports entretenus entre les départements, les idéologies et les postures scientifiques de chacun, etc. Si le texte fait ressortir le changement institutionnel tel que perçu par les différents corps professoraux, le texte manque franchement de subtilité quant à l'analyse de la conjoncture politique québécoise « radicale » des années 1970, blâmée ici pour la trop rapide « spécialisation » de l'institution et la perte de la culture du *Liberal College* qui en marquait la spécificité. L'étude a toutefois le mérite d'illustrer que du point de vue de l'institution, et d'une partie variable des professeurs, le statu quo politique du reste de la société est souhaitable. Les études de Michiel Horn et de Steven Hewitt vont dans le même sens. Le premier s'intéresse à l'engagement politique (et plus spécifiquement politicien) des professeurs et de la réaction de l'université. L'auteur y relève le malaise, dans plusieurs des grandes universités canadiennes, entourant les professeurs se lançant tête première en politique, et surtout en politique de gauche (CCF, NPD). Le texte de Hewitt explore la collaboration de certains professeurs avec la GRC durant les premières décennies de la guerre froide. Si la réaction officielle des professeurs, par la bouche de son association canadienne (CAUT), était de se prononcer fermement contre l'intrusion des forces policières dans les périboles universitaires, les autres textes du recueil auront pourtant bien démontré que ces deux visions de monde y coexistent et qu'il n'est au final pas si surprenant d'apprendre que plusieurs professeurs aient dénoncé des collègues un peu trop rouges à leur goût.

Les auteurs insistent également sur le thème de l'image des professeurs telle que perçue par les étudiants et le reste de la société. Évidemment, ils ne sont pas dupes du processus de construction de l'image de professeur comme représentation, ni de ce qu'elle implique pour le rôle que l'on décerne au professeur lui-même. Les textes de Panayodis, en introduction (avec Paul Stortz) et à la fin du volume, font ressortir la conception courante et stéréotypée du professeur d'université, généralement un cousin peu éloigné de Tryphon Tournesol : distrais et lunatique, maladroit socialement, reclus dans un monde intérieur, etc. Pourtant, le stéréotype du professeur rêvasseur renvoie à autre chose. Dans l'étude portant sur les caricatures étudiantes des professeurs à l'Université de Toronto au début du 20^e siècle, la critique de l'université et du professorat par la caricature se référait davantage à une contestation des vieux modèles pédagogiques que l'on opposait d'emblée à une conception de la science et de l'enseignement considéré plus moderne. Le professeur caricaturé est certes critiqué, son image empoussiérée est mise en opposition aux figures, toutes deux modernes, aux yeux de plusieurs, de l'homme d'affaires ambitieux ou du jeune étudiant vigoureux. Par la caricature, on

disserte sur le rôle du professeur, à partir du point de vue de l'étudiant, mais également celui de la presse populaire.

L'ouvrage, s'il a le mérite de mettre en lumière des expériences professorales singulières, riches d'enseignement, a le défaut de ses qualités, c'est-à-dire de parfois trop aller dans le sens de l'anecdote (nombreuses, qui sont la plupart du temps fascinantes, comme celles concernant le secteur d'éducation de Bishop's) en délaissant l'effort de comparaison. La période chronologique aurait pu être resserrée; on va de la fin du 19^e à l'époque actuelle. Une périodisation plus courte aurait permis davantage de comparaisons et d'interrelations entre les textes du recueil. On ne peut qu'être d'accord avec les deux directeurs qui soulignent en introduction que des études plus poussées tenant compte des différences ethniques et de classe seraient nécessaires. C'est particulièrement vrai dans le cas d'expérience professorale canadienne française et québécoise : il n'en est fait mention que dans deux études, alors que de larges chantiers demeurent inexplorés. Que dire de l'expérience professorale en contexte de minorité linguistique ou culturelle? Quels furent le rôle et la contribution des professeurs de l'Université Laurentienne ou de l'Université de Moncton dans l'essor des communautés franco-ontariennes et acadiennes durant les années 1960? Quelle fut l'influence des professeurs québécois durant la Révolution tranquille ou dans l'émergence du néonationalisme et de l'indépendantisme au cours des années 1970? La vision d'ensemble de l'ouvrage se centre presque exclusivement sur la situation canadienne anglaise, ce qui en soi n'a rien de condamnable; il aurait cependant mieux valu de parler du « Professoriate in *English Canada* ». À l'autre bout du spectre, on peut se demander comment la réalité professorale et universitaire canadienne anglaise tient la comparaison avec ses équivalents occidentaux et mondiaux.

En un sens, l'ouvrage en lui-même est un échec et une réussite. Les contributions des chercheurs nous font voir, à travers les multiples facettes de la vie professorale qu'elles s'attachent à décrire et comprendre, davantage que ce qu'ils souhaitent montrer. Ce qui est montré au lecteur, somme toute, est l'institution universitaire et ses nombreuses ramifications, portant ombrage à la « chorale professorale », malgré les bonnes intentions des auteurs. Ce qui, au final, n'est pas tellement un échec qu'un constat, celui de l'identité d'appartenance d'un groupe professionnel, indissociable des tiraillements et soubresauts de son institution.

JULIEN MASSICOTTE
Université de Moncton